

## Article

---

« Une renaissance : la formation de la conscience nationale chez les Grecs modernes »

Jacques Bouchard

*Études françaises*, vol. 10, n° 4, 1974, p. 397-410.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036591ar>

DOI: 10.7202/036591ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# Une renaissance

## La formation de la conscience nationale chez les Grecs modernes

Depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle bien des peuples ont pris conscience de leur entité nationale et se sont constitués en nations. Certains ont réussi à s'affranchir politiquement et à instituer, en général au prix de luttes sanglantes, un État souverain.

Peu de destins nationaux, pourtant, ont autant passionné l'opinion internationale que celui de l'Hellénisme, même aujourd'hui ; les raisons de ce phénomène sont multiples, mais il est certain que l'une d'elles, et non la moindre, c'est que ces modernes épigones forcent notre sympathie au nom de la réputation d'excellence dont jouissent leurs aïeux dans la conscience occidentale. Or il n'en fut pas toujours ainsi. Il fallut pour cela que l'Europe se mette à l'école de l'Antiquité et reconnaisse l'excellence des Hellènes dans le domaine des lettres, des arts et des sciences ; qu'elle s'intéresse ensuite au sort de ceux qui habitaient cette même terre d'élection, l'Hellade. Mais encore fallait-il que cet intérêt fût suscité et entretenu par le sentiment même qu'avait ce peuple de former une nation, au sens moderne du mot, et d'être les descendants des glorieux Hellènes.

Nous nous proposons d'exposer ici brièvement les étapes qui ont marqué la formation de la conscience nationale des Grecs modernes, en mettant en relief quelques données de l'histoire littéraire et linguistique, qui ont illustré ou provoqué cette évolution des mentalités.

Il peut sembler paradoxal de dire que les Grecs modernes ont découvert leurs ancêtres au XVIII<sup>e</sup> siècle; mais qu'on se rappelle un peu la longue démarche culturelle qu'a dû entreprendre ce peuple pour retrouver d'abord son nom!

En effet, on sait quelle fortune eut l'antique nom *Hellènes*, même si l'histoire de ce succès a encore quelques points obscurs : ce nom qui, à l'origine, ne désignait qu'une peuplade de Thessalie évinça les autres vocables pour devenir le nom ethnique de l'ensemble des tribus grecques<sup>1</sup>. En plus de fournir le nom géographique du pays, il fut retenu pour qualifier la langue et la civilisation grecques en général. Il en vint même à être synonyme de civilisé, par opposition à *Barbares*.

Or deux facteurs allaient provoquer chez ce peuple la perte de son nom ethnique : d'abord la conquête romaine faisait de l'Hellade une province romaine et de ses habitants des citoyens romains. Au cours des siècles qui suivirent, mais surtout après la formation de l'Empire romain d'Orient, nous assistons à la diffusion du terme *Romains*. L'éclipse du mot *Hellènes* comme nom ethnique se trouve précipitée ensuite par la propagation du christianisme dans le monde par le truchement de la langue grecque. Depuis, en effet, la traduction de la Bible par les Septante (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), la tradition juive hellénophone désignait par le terme *Hellènes* les païens, par opposition aux Juifs. Cette évolution sémantique s'imposa chez les auteurs chrétiens de langue grecque, pour qui *Hellènes* devint synonyme de païens et d'idolâtres<sup>2</sup>.

1. Voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque — histoire des mots*, t. II, Paris, Klincksieck, 1970, p. 340-341.

2. Par exemple, Athanase (295-373), patriarche d'Alexandrie, écrit un discours contre le polythéisme qu'il intitule *Logos kata Hellénon* (Discours contre les Gentils).

Pendant la longue vie de l'Empire byzantin, les empereurs s'intituleront *Basileis tôn Romaiôn*. Le peuple grec, pour sa part, adoptera le vocable *Romaios* qui a continué d'exister dans le grec vernaculaire jusqu'à nos jours sous la forme *Romios* et l'épithète *romaiikos*<sup>3</sup>. C'est aussi le nom de *Romioi* que gardera ce peuple pendant la domination ottomane.

Bien sûr, le souvenir des Hellènes hantera quelques érudits byzantins, conscients d'écrire, voire de parler, la même langue que les Anciens. Ces affirmations de leur hellénicité sont toutefois sporadiques et surviennent surtout lors de chocs avec les Latins ou lors de renaissances littéraires, périodes de ressourcement. On connaît la célèbre affirmation de Gémiste Pléthon : « Nous sommes donc de race hellène, ainsi que notre langue et notre culture ancestrale en témoignent<sup>4</sup>. »

Il ne semble pas, pourtant, qu'on puisse parler de conscience nationale pendant le moyen âge. L'Empire byzantin, quoique de langue grecque, ralliait plusieurs ethnies réunies certes par des frontières politiques communes, mais tout autant peut-être par leur appartenance au même credo. On peut donc mieux parler de conscience religieuse, qui se définit intrinsèquement par sa fidélité à l'orthodoxie, mais concurrentement par la volonté de se situer par rapport aux Latins et aux Musulmans, voire de défendre sa foi contre ces deux forces politico-religieuses.

Le déferlement des hordes ottomanes dans les Balkans laissa derrière lui plusieurs ethnies décapitées de leur noblesse. Il en fut de même des Byzantins : leur noblesse fut décimée, leur élite intellectuelle gagna l'Occident, des individus et des collectivités embrassèrent l'Islam ou le christianisme latin.

Les *Romioi* se tournèrent alors vers le seul corps constitué reconnu par les conquérants : l'Église. Le patriarche, désormais ethnarque, profita de la *pax othomanica* pour assurer

3. Autrefois on employait, en français, le mot *roméique* ou *româique* pour désigner le grec moderne vernaculaire. Sur *basileus tôn Hellénôn*, voir A. E. Vacalopoulos, *Historia tou Néou Hellenismou*, tome I, Thessalonique, 1961, p. 244-247.

4. Cité dans : C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique des origines à nos jours*, Athènes, Collection de l'Institut français d'Athènes, 1965, p. XIII.

la sauvegarde des traditions religieuses et culturelles qu'avait véhiculées l'Empire byzantin. C'est pourquoi l'une des premières préoccupations de l'Église orthodoxe fut de réorganiser, sous son égide, l'éducation supérieure.

Le peuple grec mit beaucoup de temps à se relever des suites de la conquête ottomane. Ce n'est qu'au xviii<sup>e</sup> siècle que se dessine un mouvement assez concerté pour qu'on puisse le définir. À partir de là, les étapes successives de l'histoire culturelle du peuple grec témoignent des stades de son évolution sociale et économique, stades préalables à une reformulation de sa conscience nationale. Pendant ce xvii<sup>e</sup> siècle, on voit l'Église abandonner le conservatisme byzantin pour effectuer un retour aux sources antiques. C'est ce qu'on appellera la période de l'humanisme religieux. Cet éveil n'est sans doute pas étranger aux contacts qu'eurent d'assez nombreux ecclésiastiques orthodoxes avec l'humanisme italien. Il y a lieu de rappeler ici le rôle important de la civilisation insulaire, notamment celui de la Crète qui resta sous domination vénitienne jusqu'en 1669, en tant qu'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident<sup>5</sup>. Dans le milieu ecclésiastique, ce nouvel esprit impose même une manière d'écrire : il y a chez les écrivains de cette période une volonté de purisme, de classicisme, qui contraste bien avec la langue byzantine qu'on employait traditionnellement jusque-là. Le patriarche Cyrille Loucaris (1577-1638) prend alors l'initiative de renouveler l'enseignement philosophique en appelant à l'Académie patriarcale un philosophe imbu du néo-aristotélisme occidental, Théophile Corydalée (1570-1646). Ce dernier eut une influence énorme dans le monde orthodoxe : on considère qu'il a, le premier, jeté les fondements de la libre pensée dans les Balkans<sup>6</sup>. De cette même époque, nous avons des œuvres didactiques, philosophiques et théologiques.

La deuxième étape de la renaissance culturelle des Grecs coïncide en gros avec le xviii<sup>e</sup> siècle que marque l'avènement

5. Voir A. Embiricos, *la Renaissance crétoise, 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles*, t. I, *la Littérature*, Paris, Collection de l'Institut d'Études byzantines et néo-helléniques de l'Université de Paris, 1960.

6. Voir Cl. Tsourkas, *les Débuts de l'enseignement philosophique dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée*, Thessalonique, 1967.

des Phanariotes. Dans ce quartier de Constantinople qu'on appelle le Phanar, autour du Patriarcat œcuménique, une société orthodoxe s'est formée : certains descendaient de vieilles familles byzantines, d'autres étaient venus dans la capitale de l'Empire pour s'occuper de commerce. Au contact de l'humanisme religieux, il se créa une élite laïque, d'abord fidèle acolythe de l'Église, puis plus indépendante de celle-ci, à mesure qu'elle eut accès aux sources de la culture. À partir de 1669 les chrétiens sont admis dans le fonctionnariat de l'Empire ottoman ; on assiste dès lors à la formation d'un esprit de caste parmi ces familles du Phanar où l'on choisissait les grands interprètes de la Sublime Porte ou de la flotte, puis, à partir de 1709, les princes de Moldavie et de Valachie, provinces vassales de l'Empire ottoman. Cette conscience aristocratique, les Phanariotes l'ont exprimée, avec l'élévation dans la pensée et dans le ton que « noblesse oblige » dans la langue grecque ancienne. De toutes ces familles, les Mavrocordatos constituent sûrement celle dont le rôle fut prépondérant tant dans l'histoire diplomatique de l'Empire ottoman que dans l'histoire culturelle grecque de cette époque<sup>7</sup>. Alexandre Mavrocordatos (1641-1709), le fondateur de cette dynastie, a laissé des œuvres caractéristiques de cet esprit. Son fils, Nicolas (1680-1730), premier prince phanariote à régner sur les provinces roumaines, a aussi produit des œuvres littéraires ainsi qu'un véritable code de déontologie à l'usage des princes. Dans son roman *les Loisirs de Philothée*, écrit en grec ancien, il emploie en maint endroit le mot Hellènes pour désigner ses contemporains de race grecque. Un de ses personnages dit même qu'il appartient à la « race des nobles Hellènes<sup>8</sup> ». Mention intéressante, mais qui ne prouve rien : il est sûr que Nicolas, grand humaniste, Constantinopolitain de naissance, avait conscience de son appartenance à l'hellénisme, tout comme ses érudits devanciers byzantins ; on

7. Voir C. Th. Dimaras, *Histoire*, op. cit., p. 111 et ss. Voir aussi A. A. C. Stourdza, *L'Europe orientale et le rôle historique des Mavrocordatos, 1660-1830*, Paris, 1913.

8. *Philothéou Parerga*, Vienne, 1880 (édition de Gr. Konstantas), p. 16. L'auteur écrit : « *génos mén hemín tón agan Hellénôn* ». On peut comprendre : nous sommes de la race des Hellènes authentiques, ou des formidables Hellènes.

peut néanmoins se demander si cette affirmation n'est pas celle d'un représentant d'une classe montante qui reprend à son compte les glorieux symboles du passé. De plus, le problème du signifiant et du signifié est délicat, quand nous avons affaire à un écrivain archaisant : *Hellènes* pourrait ici être la traduction de *Romioi*, tout comme ailleurs, dans ce roman, le mot *hésychaste* signifie *quiétiste*<sup>9</sup>.

Cette période est probablement aussi celle où la culture néo-grecque a eu sa plus large diffusion sur le territoire balkanique et même au-delà. La jeunesse des autres ethnies orthodoxes se mettait à l'école phanariote et l'Église aussi était facteur d'hellénisation : qu'on songe au noble moldave Démètre Cantémir, aux fils du prince valaque Constantin Brancovan, Stéphane, Radu, Constantin, au métropolitain Anthime, originaire du Caucase, et à tant d'autres qui ont cultivé les lettres grecques<sup>10</sup>.

Finalement, on constate que la problématique des Phanariotes grecs ou hellénisés reste tributaire de l'orthodoxie, traditionnellement œcuménique.

Malgré le progrès évident de la culture grecque, en tant qu'expression d'une élite humaniste ecclésiastique au xvii<sup>e</sup> siècle, puis d'une conscience de caste au siècle suivant, ce n'est qu'à la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle qu'elle a été assez largement diffusée dans la masse pour pouvoir féconder le *risorgimento* néo-hellénique. C'est que, outre les milieux phanariote et ecclésiastique, il s'était créé d'autres classes sociales, plus réceptives aux idées nouvelles et plus soucieuses d'idéaux nationaux. Parmi ces classes, celle des marchands prédomine : le labour et le négoce avaient permis la formation d'une bourgeoisie florissante qu'on retrouve non seulement dans les principaux centres de l'Empire ottoman, mais disséminée de Venise à Odessa, en passant par Vienne et Budapest. Un nouveau type d'intellectuel surgit, en qui se croisent les

9. *Id.*, p. 114. Nous préparons une édition critique, avec traduction française, de ce roman, écrit vers 1718.

10. Cf. Ariadna Camariano-Cioran, *les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1974, p. 343.

influences qui s'exercent sur la diaspora et les espoirs généreux de rédemption collective.

L'*Aufklärung* européenne, l'idéologie de la Révolution française en particulier, inspiraient à cette société les idéaux moraux, humanitaires et politiques qu'elle cherchait. La propagation de l'instruction lui fit découvrir le néo-classicisme occidental. L'engouement de l'Europe pour l'Antiquité trouva chez les Grecs un terrain propice : la jeunesse studieuse se découvrait des ancêtres, revendiquait comme son patrimoine la civilisation hellénique que l'Europe éclairée considérait comme l'acmé de la civilisation universelle. Dans certains milieux, on se mit à archaïser, non par esprit de conservatisme, mais par esprit libéral et révolutionnaire. « Même si nous imitons des phrases, disait un éducateur de l'époque, nous imitons les beautés de la langue et nous nous modelons sur nos ancêtres. Celui qui est en mesure d'imiter cela arrivera rapidement à imiter tout le reste <sup>11</sup>. »

On peut alors concevoir quel écho suscita chez les Grecs la propagande française à propos de la Grande Nation : elle rejoignait une conception latente, jadis pronée par les Byzantins, celle du « peuple élu <sup>12</sup> ». On remarque, sur le plan linguistique, la modernisation sémantique et la fréquence des mots *génos*, *éthnos* et de leurs composés. Le nationalisme allait secouer tout un peuple et l'obliger à se définir.

De fait, l'action révolutionnaire était déjà amorcée en la personne de Rigas, né vers 1757 à Vélestino, en Thessalie, qui fréquenta les milieux phanariotes de Constantinople et des principautés danubiennes pour ensuite s'occuper d'entreprises commerciales et de littérature subversive. Théoricien et homme d'action, préoccupé de morale, de politique, de progrès scientifique, de littérature et de pédagogie, il publie d'abord des traductions : en 1790, Restif de la Bretonne et un manuel de physique; en 1797, le Métastase, Marmontel, Gessner et l'abbé Barthélemy <sup>13</sup>. Cette même année, il édite à Vienne une *Carte de la Grèce* de 2 × 2 mètres montrant la

11. Cité dans C. Th. Dimaras, *Histoire*, op. cit., p. 182.

12. Voir Douglas Dakin, *The Unification of Greece 1770-1923*, Londres, Benn, 1972, p. 4 et ss.

13. Voir C. Th. Dimaras, *Histoire*, op. cit., p. 188-197.



péninsule balkanique depuis la Valachie et englobant Constantinople, l'Asie Mineure et les îles grecques : partout les toponymes grecs et des reproductions de monnaies anciennes. Il présente en somme aux Grecs leurs titres de propriété : toute cette terre est hellénique. Il édite aussi une gravure représentant Alexandre le Grand.

Voulant expliciter sa pensée politique, il écrit, en 1797, son manifeste révolutionnaire, véritable projet de Constitution avec définition des Droits de l'homme. Il prône un soulèvement de tous les peuples balkaniques de l'Empire ottoman et la création d'une république sous la direction des Grecs. Coiffée des mots « Liberté, Égalité, Fraternité », sa proclamation commence en ces termes : « Le peuple descendant des Hellènes, qui habite la Roumélie, l'Asie Mineure, les Îles de la Méditerranée, la Moldovalachie...<sup>14</sup> » Il écrit de plus des hymnes patriotiques, dont son fameux *Chant de guerre*. C'est alors qu'il préparait son plan de soulèvement des Balkans qu'il fut arrêté à Trieste par la police autrichienne et livré aux autorités ottomanes. Il meurt étranglé à Belgrade en juin 1798.

Son idée de fonder une société secrète pour préparer activement la révolution fut reprise par d'autres. La plus célèbre, la *Philike Hetairia* (l'Association amicale), se constitua en 1814 à Odessa selon les principes du carbonarisme, à l'instigation de trois marchands grecs, Tsacalof, Scoufas et Xanthos.

D'autres continuent l'activité littéraire de Rigas. Adamante Coray (1748-1833), Grec de Chio installé à Paris, prépare la renaissance de son peuple par ses éditions d'auteurs anciens accompagnées de préfaces engagées, telle celle qu'il écrit en 1799, célébrant la prise des îles Ioniennes par les Républicains français : « Aux Grecs libres de la mer Ionienne. Une grande nation, conduite par les Lumières, et marchant sur les pas de nos ancêtres, vient de briser vos fers. Elle vous offre avec la liberté tous les moyens de devenir les émules,

14. Texte traduit dans : N. Botzaris, *Visions balkaniques dans la préparation de la Révolution grecque (1789-1821)*, Genève, Droz, 1962, p. 183.

peut-être même les rivaux des anciens Grecs<sup>15</sup>. » Il publie, de plus, un *Chant de guerre* (1800) et une *Sonnerie guerrière* (1801) qui commence par ces mots : « Frères, amis et compatriotes, descendants des Hellènes et courageux combattants pour la libération de la nation hellénique...<sup>16</sup> » Beaucoup le considéreront comme le directeur spirituel des héros de la révolution.

Ce nom ethnique d'*Hellènes*, péjoratif chez les chrétiens orientaux, mais devenu en quelque sorte épithète d'excellence dans l'Europe néo-classique, les Grecs commencent à l'employer pour désigner leurs contemporains. Rigas, pourtant, utilise concurremment le terme *Romios*, et Coray celui de *Graicos*.

L'engouement pour les anciens Hellènes et l'admiration pour leurs qualités morales et guerrières se répandent dans la masse grâce à la littérature de colportage : petites brochures, almanachs et littérature édifiante. Les héros de l'Antiquité étaient familiers aux capitaines du soulèvement de 1821. Colocotronis avait lu une histoire de la Grèce ancienne imprimée en grec vulgaire. « Nous apprenions, disait-il, quels ancêtres formidables nous avons et nous désirions nous aussi avoir notre renaissance et les gloires anciennes de la Grèce<sup>17</sup>. » Ce même général fera la révolution coiffé d'un casque à l'antique. Canaris, lui, se repaissait d'une biographie d'Alexandre le Grand, dont il « mouillait chaque page de ses larmes<sup>18</sup> ». Nikitaras et Démotsélios, qui avaient lu le *Fior di Virtù* en grec vulgaire, discutaient des vertus des héros anciens<sup>19</sup>.

L'enthousiasme des intellectuels pour les auteurs anciens devient tel que l'Église orthodoxe condamne la lecture abusive des Anciens (1798), cause de froideur religieuse. Vers 1814-

15. A. Coray, *les Caractères de Théophraste*, Paris, An VI (1799), première page.

16. Cf. C. Th. Dimaras, *Ho Koraios kai he epoche tou*, Athènes, Basike Bibliotheke, 1953, p. 92. Texte grec.

17. G. Tertsétis, *Hapanta*, t. III, Athènes, Peges, 1953, p. 19 (éd. G. Valéatas).

18. *Id.*, p. 222.

19. G. Tertsétis, *Hapanta*, t. II, Athènes, Peges, 1953, p. 275.

1815 le patriarche se plaint qu'on préfère Thucydide et Démosthène à Synésius et Grégoire de Naziance <sup>20</sup>.

Lors de son voyage dans le Levant en 1816-1817, A. Didot a vu les jeunes Grecs du collège de Cydonies faire le serment de n'utiliser désormais que le grec ancien dans l'enceinte du collège. Ils changent même leurs prénoms chrétiens pour des noms anciens <sup>21</sup>.

Ali de Tébélen, pacha de Janina, faisait, en 1819, la remarque suivante : « Vous autres, Grecs, vous nourrissez quelque projet audacieux dans vos têtes. Les noms mêmes que vous commencez à donner à vos enfants suffiraient pour justifier ce soupçon. Vous ne les faites plus appeler Jean, Georges, Pierre, Paul, comme auparavant, mais Léonidas, Thémistocle, Aristide...<sup>22</sup> » Cette même année, l'Église condamnait l'usage grandissant de donner des prénoms païens au baptême.

Nous avons donc toute une nation qui change de nom, qui reprend son ancien nom ethnique et qui, plus profondément encore, désire imiter les vertus de ses ancêtres.

Les Grecs se soulèvent sur plusieurs fronts, dans les provinces danubiennes, dans le Péloponnèse et dans les îles ; ils remportent contre l'armée ottomane des succès si éclatants qu'un historien de cette Révolution, lui-même combattant, dira à ses confrères d'armes : « Nous ne ressemblons à personne, si ce n'est à nos antiques aïeux <sup>23</sup> ! »

Les exploits des Hellènes modernes vont inspirer des poètes ; à leur tour, ils alimenteront le patriotisme de leurs compatriotes et susciteront à l'étranger des débordements de sympathie à la cause grecque.

Denys Solomos (1798-1857) est un tout jeune poète en 1821, mais qui a déjà fait preuve de talent en langue italienne. C'est de Zante, une des bases d'opération des insurgés, qu'il

20. Voir C. Th. Dimaras, *la Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969, p. 14.

21. (A. Didot), *Notes d'un voyage fait dans le Levant en 1816 et 1817*, 1826, p. 386. Cité dans : C. Th. Dimaras, *Psychologikoi paragontes tou Eikosiéna*, Athènes, 1957, p. 11.

22. Cité dans : C. Th. Dimaras, *Histoire*, op. cit., p. 183.

23. G. Tertsetis, *Anekdoti keimena*, Athènes, SDOB, 1959, p. 25. Textes édités par Dinos Konomos.

assiste à la Révolution ; il compose alors un *Dithyrambe sur la liberté* qui sera publié, avec traduction, à la fin des *Chants populaires de la Grèce moderne* de Claude Fauriel. Les premières strophes de ce poème, de 158 quatrains, deviendront, plus tard, l'hymne national de la Grèce libre :

Je te reconnais au tranchant  
de ton glaive redoutable ;  
Je te reconnais à ce regard  
rapide dont tu mesures la terre.  
Sortie des ossements sacrés  
des Hellènes,  
et forte de ton antique énergie,  
je te salue, je te salue, ô Liberté <sup>24</sup> !

Un autre fils de Zante, André Calvos (1792-1869), met son fusil et sa plume au service de la Guerre de l'indépendance : il publie *la Lyre* à Genève en 1824 et des *Odes nouvelles* à Paris en 1826.

O Grèce ! tu as versé dans le  
cœur de tes enfants une ardente passion  
pour la gloire, et tu as mérité  
d'être appelée la mère des héros.

O noble, ô admirable émulation !  
vous vous êtes montrés les dignes  
rivaux du vaillant Achille, et vous  
avez arrosé de votre généreux sang  
la Grèce tout entière !

Écoute ! « Venez, accourez enfants  
de la Grèce, le jour de gloire est  
arrivé ; imitons nos immortels aïeux <sup>25</sup>. »

À la suite des réquisitoires et exhortations des Coray et autres, à la suite de la mort du poète philhellène Byron à Missolonghi, la jeunesse romantique et libérale d'Europe afflue en Grèce pour aider les Grecs à briser le joug ottoman.

24. C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, t. II, Paris, Didot, 1825, p. 439. La traduction est de Stanislas Julien.

25. Strophes 7, 14, 23 de l'Ode II Sur la Gloire, *la Lyre*. Traduction de Saint-Julien.

Le philhellénisme eut son heure dans la littérature européenne et dans les arts <sup>26</sup>.

Malheureusement pour la Grèce, cette flambée d'enthousiasme fut vite étouffée. D'abord, par suite du jeu de la politique internationale, la Grèce se voyait attribuer des frontières étriquées, sans commune mesure avec l'extension géographique des populations grecques : les plus grands foyers de l'hellénisme, Constantinople, Smyrne et l'Asie Mineure, l'Épire, la Macédoine et la Thessalie en étaient exclus.

De plus, alors que le philhellénisme décline rapidement en Europe, voilà que Fallmerayer émet sa fameuse théorie, dans un livre publié en 1830, selon laquelle les habitants actuels de la Grèce n'auraient aucune goutte de sang hellène, qu'ils seraient de race slave <sup>27</sup>. Cette thèse aura une influence décisive sur l'évolution de l'hellénisme moderne : elle provoquera une suite de réactions apologétiques, positives, en ce qu'elle suscitera des études historiques, folkloriques et linguistiques, mais aussi négatives, puisque les Grecs se lanceront dans un archaïsme effréné pour prouver leur hellénicité. D'ailleurs le néo-classicisme des Bavaois qui accompagnent Othon, le premier roi des Grecs, renforce cette tendance : l'hellénisme à l'antique devient la « marque déposée » du jeune royaume de Grèce.

Pourtant la conscience nationale néo-hellénique n'a pas encore trouvé sa formulation définitive. La constitution d'un État indépendant qui ne comprend qu'une partie des populations grecques repose avec acuité la question à savoir qui est Grec et qui ne l'est pas. En janvier 1844, le politicien Jean Colettis prononce un discours mémorable où il développe sa conception de l'hellénisme : elle embrasse non seulement les sujets du Royaume de Grèce, mais aussi tous les Grecs irrés-

26. Le philhellénisme est avant tout un phénomène social en Europe; voir : J. Dimakis, *la Guerre de l'Indépendance grecque vue par la presse française (période de 1821 à 1824)*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1968. Sur le philhellénisme littéraire et artistique, voir : E. Canat, *la Renaissance de la Grèce antique, 1820-1850*, Paris, 1911; du même, *l'Hellénisme des romantiques*, 3 vol., Paris, 1951-1955.

27. J. Ph. Fallmerayer, *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, t. I, Stuttgart, 1830.

dimés des Balkans et de l'Asie Mineure<sup>28</sup>. Sa « Grande Idée », fondée sur les espoirs qui ont présidé à la Révolution de 1821, hypnotisera pendant presque un siècle l'hellénisme tout entier et animera les initiatives diplomatiques et militaires de l'État grec. D'ailleurs, le roi s'intitulera le « Roi des Grecs », et non le « Roi de Grèce ».

Une coordonnée restait à tracer, dans le sens de la diachronie. Il fallait réfuter Fallmerayer. C'est par là que Constantin Paparrigopoulos (1815-1891) commence, en 1843, son œuvre d'historien. Dix ans plus tard, il fait paraître une *Histoire du peuple grec de l'Antiquité à nos jours*; il développe le même sujet dans sa grande histoire, en cinq tomes, parue de 1860 à 1872. L'originalité des synthèses que propose Paparrigopoulos réside dans la conception unitaire et tripartite de l'histoire de l'hellénisme : l'Antiquité, la période byzantine et la période moderne. Il a le mérite de réhabiliter l'hellénisme byzantin : il s'agissait de récupérer, pour la conscience nationale grecque, une longue période historique décriée et méprisée depuis le xviii<sup>e</sup> siècle, à la suite des Voltaire, Montesquieu et Gibbon. Grâce à lui, les Grecs prennent conscience de la continuité de leur civilisation et de son polymorphisme. Si les travaux de Paparrigopoulos venaient étayer le principe de la « Grande Idée », ils semblent en tout cas s'imposer comme une justification du néo-hellénisme.

On peut considérer comme dernière étape de la formation de la conscience néo-hellénique telle qu'elle existe aujourd'hui la reconnaissance par les érudits grecs du xix<sup>e</sup> siècle de deux traditions grecques, l'une savante et l'autre populaire, et la réhabilitation de cette dernière. Une saine conception axiologique libéra la *romiosyne*, l'authentique culture néo-grecque aux profondes racines populaires, de son état de sujétion culturelle à l'archaïsme. Dans la littérature, le démoticisme s'intégra, comme un élément essentiel, dans cette synthèse

28. Voir E. Driault et M. Lhéritier, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, t. II, Paris, P.U.F., 1925, p. 253-254. C. Th. Dimaras a démontré que les extraits traduits dans ce dernier livre ne sont pas fidèles au texte original; voir : C. Th. Dimaras, « *Tes Megales tantes Idéas* » (Schediasma philologiko), *Iatrologotechnike Stege*, printemps 1970, p. 35-41.

complexe que constitue la conscience nationale, grâce aux travaux linguistiques et littéraires de la génération de 1880 : Nicolas Politis, Jean Psichari, Costis Palamas et autres. La tradition populaire, à qui Denys Solomos avait donné des lettres de noblesse, reparait dans la poésie, puis dans la prose. « Les pédants, écrit un démoticiste de l'époque, croient que la langue vivante du peuple est la langue de la vulgarité et de l'inconcevance. Mais ils condamnent, de ce fait, le peuple tout entier, qui parle cette langue. »

Fort de cette conquête, la liberté du verbe, le néo-hellénisme a désormais complété sa quête d'identité. Il entre dans la tourmente du xx<sup>e</sup> siècle : que de ressources morales il lui faudra pour assumer les combats successifs qui feront une « peau de chagrin » de l'hellénisme géographique.

JACQUES BOUCHARD